

Reception de la nouvelle de Griselda (Decameron ,10)

diffusion et transformations idéologiques

Olsen, Michel

Published in:
Actes du Xe Congrès des Romanistes scandinaves

Publication date:
1990

Document Version
Peer-review version

Citation for published version (APA):
Olsen, M. (1990). Reception de la nouvelle de Griselda (Decameron ,10): diffusion et transformations idéologiques. In L. Lindvall (Ed.), *Actes du Xe Congrès des Romanistes scandinaves* (pp. 328–336). Lund University Press.

General rights

Copyright and moral rights for the publications made accessible in the public portal are retained by the authors and/or other copyright owners and it is a condition of accessing publications that users recognise and abide by the legal requirements associated with these rights.

- Users may download and print one copy of any publication from the public portal for the purpose of private study or research.
- You may not further distribute the material or use it for any profit-making activity or commercial gain.
- You may freely distribute the URL identifying the publication in the public portal.

Take down policy

If you believe that this document breaches copyright please contact rucforsk@kb.dk providing details, and we will remove access to the work immediately and investigate your claim.

RECEPTION DE LA NOUVELLE DE GRISELDA (Decameron ,10) diffusion et transformations idéologiques.

Depuis bientôt deux ans, j'ai fait partie d'un groupe de recherche: « Griselda: diffusione europea », dont le siège principal est à l'Aquila (Italie). Notre équipe se compose de chercheurs de différentes nationalités. Pour la Suède, c'est le professeur Sigbrit Swahn. Le but du travail en commun est multiple: nous allons publier une bibliographie de toutes les versions, ainsi que de la littérature secondaire dans les *Studi sul Boccaccio*, dirigés par le professeur Vittore Branca. Nous travaillons aussi à indexer cette énorme matière et, en plus, chaque chercheur peut aborder les problèmes qui lui semblent intéressants, dans des articles et conférences. Ces dernières sont faites lors des congrès du groupe. Le second est prévu pour mai 1988.

Dans les vingt minutes mises à la disposition des conférences, je voudrais - il me faudra - me limiter à esquisser quelques problèmes d'interprétation de la nouvelle de Griselda. Il s'agit de l'histoire archi-connue de la pauvre villageoise, épousée par son seigneur à condition de lui obéir en actes et en paroles. Pour éprouver son obéissance, le seigneur lui enlève successivement les deux enfants qu'elle a de lui, puis la répudie, pour épouser une fille plus jeune et plus noble. Elle doit, suprême épreuve, servir au festin des secondes noces, où finalement, réintégrée dans tous les honneurs, elle découvre que la prétendue épouse est sa propre fille.

Si l'on considère la totalité des éditions, remaniements etc., ce récit a probablement été le plus diffusé parmi les matières favorites du bas Moyen Age et de la Renaissance. Au Danemark pour ne prendre qu'un exemple, le livre populaire qui traite de Griseldis est celui qui a connu le plus grand nombre de réimpressions; cette constatation vaut probablement *grosso modo* pour toute l'Europe: la pauvre Griselda peut se mesurer avec la matière de Bretagne, celle de Tristan, avec l'Ogier faussement danois, avec le cycle de Charlemagne.

Il y a pourtant certains problèmes dans la réception du texte primitif qui distinguent cette diffusion de toutes les autres matières. Après tous les travaux récents, et surtout après la discussion qui a eu lieu lors de la table ronde sur *La Châtelaine de Vergy et ses remaniements historiques*, il serait présomptueux d'avancer que les matières historiques connues (Charlemagne, Tristan, matière de Bretagne etc) possèdent une signification stable. Il n'en reste pas moins que, de façon générale, les adaptateurs de ces matières ne se posent que rarement la question explicite de la signification de leur matière; elle semble aller de soi, et ce n'est généralement que le chercheur qui découvre, en étudiant de près les différentes versions, que des différences d'esprit, parfois énormes, les séparent.¹ Ainsi par exemple, de Chrétien de Troyes au XIII^e siècle l'esprit de la matière de Bretagne change radicalement, mais cela n'est que rarement thématiquement dans les textes.

¹ Cf. Olsen 1977a.

Il en va tout autrement pour la dernière nouvelle du *Decameron* et sa descendance. Cette nouvelle est la dernière du recueil. Selon l'esthétique - médiévale comme moderne - on est donc tenté de lui accorder une importance de tout premier ordre. Or, on sait que, Dioneo le narrateur de la nouvelle, est ironique; il caractérise la conduite du marquis de Saluces comme « una matta bestialità », « un trait de méchanceté folle »; il ne conseille à personne de suivre l'exemple de ce marquis, il aurait trouvé bon que Griselda, pour se venger lui mette les cornes, et dit que « le ciel peut faire naître dans les pauvres chaumières, des esprits doués de grâce divine, et, dans les maisons royales, des gens auxquels il conviendrait mieux de garder les pourceaux que d'exercer sur les hommes un pouvoir souverain.»² Faut-il pour autant prendre la dernière nouvelle comme un contre-exemple ironique; faut-il lire toute la dernière journée du *Decameron* en la déchiffrant avec la clé de l'ironie; cette approche est tentante, mais elle comporte d'autres difficultés. Et le temps ne me permet pas les divagations.

Je reviens donc à la nouvelle pour constater que Boccacce ne nous montre pas, chez Griselda, une âme transparente; certes, elle aime Gualtieri, mais elle se contente d'observer les deux conditions qu'il lui a imposées en l'épousant: lui obéir en actes et en paroles. Chez Boccacce Griselda est opaque; on ne voit pas ce qu'elle pense de la conduite de Gualtieri. Je pense - et je ne suis pas le seul à le penser³ - que Boccacce utilise la matière du conte populaire. Plus précisément elle passe avec succès l'épreuve difficile (c'est une des fonctions enregistrés par Propp⁴). Cela n'est pas une interprétation entière; de nombreux problèmes subsistent, mais cela permet peut-être de comprendre les questions que Boccacce ne pose pas, mais qui vont surgir dès que l'on commencera d'exploiter cette matière par lui créée, dès que l'on la détachera du cadre du *Decameron* qui détient une fonction importante pour l'interprétation de chaque nouvelle. Concluons que l'énigme est installée au coeur de la matière, et cela dès son apparition.

En effet, pour qui considère ce récit de façon isolée, le scandale n'est pas loin. Seule l'habitude - ou la psychanalyse, qui permet d'y lire un fantasme sado-masochiste poussé⁵ - fait accepter au lecteur moderne un pareil récit, mais tel ne fut pas toujours le cas. Certes, les livres populaires (Volksbücher) donnent le plus souvent Griseldis comme exemple à suivre, mais au cours de l'histoire de la réception de notre matière, les voix de la réflexion, voire de la contestation ne sont pas rares.

Je voudrais maintenant parcourir quelques versions typiques ou curieuses. Je voudrais tenter un classement provisoire d'après la manière dont les différentes versions réagissent aux problèmes laissés par le texte de Boccacce. Pour parler avec l'esthétique de la

² je cite le *Decameron* dans l'édition de Vittore Branca in *Tutte le opere di Giovanni Boccaccio IV*, Monadori, Milano 1976, et dans la traduction française de J Bourciez, Garnier, Paris 1967.

³ cf. Bárberi Squarotti, Giorgio: « L'ambigua sociologia di Griselda » in *Il Potere della parola*. Federico & Ardia, Napoli 1983, p. 193-230.

⁴ cf. Propp, Vladimir: *La Morphologie du conte*, Seuil, Paris 1970.

⁵ v. J. P. Jacobsen: *Marie Grubbe*

réception: comment comble-t-on les lacunes (de sens) dont le récit de Boccace semble plein? Comment répond-on aux questions implicites que soulève ce texte énigmatique?

Il y a différentes manières de réagir: on peut poser Griseldis en modèle à suivre, et ce choix offre plusieurs options secondaires: les rapports entre le marquis et Griselda peuvent figurer les rapports entre l'âme chrétienne et Dieu, Griselda peut être prise comme un exemple de 'femme illustre', vertu plutôt virile, et finalement elle peut proposer un exemple à suivre pour les femmes mariées à l'égard de leurs maris. Or, cette dernière interprétation ne sera dominante que relativement tard. On peut évidemment aussi essayer de mitiger la cruauté du marquis-mari et l'on peut finalement protester, en changeant par exemple la fin du conte.

C'est avec Pétrarque que commence la diffusion européenne de notre nouvelle. En 1374, Pétrarque l'adapta en latin et la fit accompagner d'une longue lettre à son ami Boccace. Le récit est modifié sur bien des points et cette fois avec une conscience aiguë: disparaît toute trace d'ironie; le style s'élève aux hauteurs de la belle prose humaniste, mais c'est ici le contenu qui nous occupe, et, comme j'ai eu l'occasion de le développer ailleurs,⁶ Griseldis (c'est son nom latin) devient transparente: elle doit obéir, non seulement en actes et en paroles, mais aussi en pensée. Valterius arrive à se rendre compte de ses moindres intentions. Ce point mérite notre attention, car il se conserve plus ou moins dans les versions populaires, alors que le style humaniste perd son éclat à être repris dans les langues vernaculaires encore rudes.

Un autre trait qui mérite notre attention est que Pétrarque ne propose nullement la conduite de Griselda comme modèle pour les femmes mariées; il prend le contre-pied de la moralité qui dominera plus tard notre récit, affirmant qu'on ne saurait demander chose pareille à une femme; par contre les lecteurs - lisez hommes comme femmes - doivent se soumettre à Dieu comme Griseldis s'est soumise à son mortel mari. C'est encore la constance qui est prônée, mais la constance chrétienne dans les épreuves de la vie.

Griselda proposée comme exemple de constance, vertu masculine: constance dans la fortune adverse commence presque en même temps que l'interprétation religieuse et concurrencie avec succès la moralité de la soumission.

Giovanni Sercambi écrivit ses *Novelle* avant 1400. Dans la 153^e, il suit de près un manuscrit du *Décaméron*, de si près qu'on y trouve des contresens dus à des malentendus. A l'instar de Boccace il utilise un cadre, mais l'esprit du recueil est bigot, bien-pensant et mortellement sérieux. Toute trace d'ironie a disparu. Changent de même de petits traits: Griselda devient un peu plus riche et beaucoup plus dévote (elle s'appelle Gostantina et sa mère, qui remplace le père chez Boccace, s'appelle Santina, constance et sainteté dans le symbolique des noms); les références à la campagne se font plus rares; le moralisme remplace aussi l'ironie; les paroles de Gualtieri sont acceptées comme de l'argent comptant; il dit ne pas vouloir se marier; Boccace remarque avec finesse: en cela il était à

⁶ cf. Olsen 1988d.

réputer très sage et Sercambi d'ajouter: s'il pouvait s'abstenir de la femme.⁷ Et quand Boccace insinue qu'on ne peut jamais être sûr de la paternité, Sercambi entend de travers, s'offusquant de la « dolce vita » des hautes couches sociales, auxquelles il n'appartenait pas. On trouve aussi une structure plus autoritaire, par exemple dans le cadre: un narrateur raconte des nouvelles sur l'ordre d'un préfet de la société de voyageurs qui constitue le cadre, car Sercambi, petit bourgeois, fut fauteur de la signoria des Guinigi qui prirent le pouvoir dans la république de Lucques, et je pourrais en rajouter, mais je m'arrête là, faute de temps. Tirons la conclusion que par de toutes petites retouches qui se trouvent sur la marge qui sépare la modification consciente du simple malentendu d'un copiste, on peut transformer du tout au tout un récit.⁸

L'intérêt que présente la version de Sercambi est qu'il suit de près un manuscrit du *Decameron* lui-même, sans passer par la version latine de Pétrarque qui assura la diffusion de la matière de Griselda, et puis, dans la perspective qui nous occupe, que l'auteur est très antiféministe. Il aurait eu de très bonnes raisons de proposer la morale de l'obéissance. Il est d'autant plus curieux qu'il ne le fait pas, qu'il tire du récit la morale de la constance: « de muliere constante » s'intitule la nouvelle, et c'est avec la même morale que l'auteur présente sa nouvelle à la reine Jeanne de Naples, montée au trône en 1414; cette fois elle est insérée dans ses *Croniche*.⁹ Il n'est pas question d'obéissance de la femme; moralité qui deviendra prépondérante dans les livres populaires. Vu le peu d'originalité de Sercambi, je proposerais de voir dans cette attitude un signe des temps: le culte du mariage a la vie dure durant le Moyen Âge, et, deuxièmement, même quand on prône cette sainte institution, on est loin de se figurer la femme dans un rôle subordonnée; je parierais que cette attitude se développera surtout durant la fin du Moyen Âge (XIV^e siècle) et la Renaissance, témoin *l'Heptaméron* de Marguerite de Navarre.

Mais la moralité de la constance peut aussi être mise à contribution pour la défense des femmes. C'est ce que fit Christine de Pisan, insérant une abréviation du récit de Mézières dans sa *Cité des Dames*, écrite comme réponse à l'antiféminisme virulent du temps. Il y a très peu à glaner dans le récit même. Christine propose l'exemple de la constance, soulignant qu'en l'espèce, la constance est le fait d'une femme. Elle veut tout simplement citer en exemple une suite de femmes vertueuses en parallèle avec d'une part, des femmes vicieuses, d'autre part avec des hommes vertueux.¹⁰

C'est un féminisme qui accepte les présupposés des hommes: hommes et femmes doivent avoir les mêmes qualités, et, évidemment des exemples de « femmes illustres » (cités depuis Boccace du moins jusqu'à la Renaissance sont des armes à double tranchant: il suffit de citer un tel exemple comme une exception ou comme une énormité:

⁷ cf. Sercambi p. 739,13-14.

⁸ Pour une analyse plus poussée de cette nouvelle, cf. mon article: « Copista o Creatore? Giovanni Sercambi riscrive l'ultima novella del *Decameron* »; sera publié in *Analecta*, Rome 1988.

⁹ (III, 216-25)???

¹⁰ cf. p. 126ss.

c'est à ce que se vont employer de nombreux nouvellistes, de Bandello à Erizzo.

Notre héroïne pourra ainsi prendre place aussi dans *Les Vies des femmes célèbres*, ou c'est l'extraordinaire qui l'emporte. Elle y côtoie des femmes célèbres pour l'exceptionnalité de leurs vies ou gestes: Agrippine, incestueuse et empoisonneuse, Médée infanticide. Boccacce n'inclut pas sa Griselda dans son *De mulieribus Claris*, traduit en français en 1493,¹¹ mais dans certaines imitations, on retrouve notre héroïne, ainsi dans l'imitation qu'Antoine Dufour publia en 1504.¹²

Arrivé à ce point (le temps presse) je tiens tout particulièrement qu'il y avait ainsi au moins deux modèles proposés aux femmes (bien que la femme aux vertus masculines, va bientôt devenir un exemple d'exception, c'est-à-dire un exemple à ne pas suivre. C'est d'ailleurs Boccacce lui-même qui propose une lecture quasi antiféministe des gestes des femmes illustres; il dit dans sa préface:

Et si extollendi sunt homines dum, concessio sibi robore, magna perfecerint, quanto amplius mulieres, quibus fere omnibus a natura rerum mollities insita et corpus debile ac tardum ingenium datum est, si in virilem evaserint animum et ingenium celebri atque virtute conspicua audeant atque perficiant etiam difficillima viris extollende sunt?¹³(

Si l'on loue les gestes des hommes, combien plus ne sont pas à louer les quelques femmes qui accomplissent de hauts gestes, puisqu'elles sont par nature faibles de corps et lourdes d'esprit? Un des avantages des vieux exempla, c'est qu'on peut en tirer les moralités que l'on veut!)

La dominance de la moralité de la soumission ne s'impose que relativement tard. Dans la tradition germanique, elle saute pourtant aux yeux dès le début. Chez Steinhöwel, (1461-62) dont la traduction sert de source,¹⁴ directe ou indirecte, à presque toutes les versions allemandes et à la totalité des versions scandinaves, la référence religieuse a disparu et c'est le modèle proposé aux femmes qui dominera dans les innombrables livres populaires qui se poursuivent jusqu'à la fin du XIX^e siècle.

Dans la tradition française, c'est Philippe de Mézières qui, entre 1384 et 1389,¹⁵ donna la version qui sera copiée et remaniée à travers les siècles, pour aboutir aux versions de la Bibliothèque bleue¹⁶. Un premier parallèle avec la tradition germanique s'impose: dans

¹¹ cf. Dufour, Antoine: *Les Vies des femmes célèbres*, éd. C. Jeanneau, Droz, Genève 1970, p. XIX.

¹² cf. Dufour p.X.

¹³ cf. *De Mulieribus claris* in tutte le opere di Giovanni Boccaccio X, a cura di Vittorio Zaccaria. Mondadori, Milano 1970, p.24.

¹⁴ cf. Hess, Ursula: *Heinrich Steinhöwels 'Griseldis'. Studien zur Text- und Überlieferungsgeschichte einer frühhumanistischen Prosanovelle*. C.H. Beck, Munich 1975 p.58s.

¹⁵ cf. Golenistchev-Koutousoff, Elie: *L'Histoire de Griseldis en France au XIV^e et au XV^e siècle*. Paris 1933, Slatkine Reprints, Genève 1975. p. 53.

¹⁶ Traitant de « la bibliothèque bleue» Genviève écrit à propos de la querelle des femmes sur la question: est-elle bonne, est elle méchante? « A l'origine de tous ces livres sont sans doute trois ouvrages: un poème latin du XV^e siècle d'un nommé Johannem Motis; *De la bonté et mauvaiseté des*

les deux cas, le texte de Pétrarque fut considéré comme un texte de haute valeur littéraire, et la traduction fut le fait d'auteurs, de personnalités célèbres. De même l'étude des possesseurs des premiers manuscrits et éditions imprimées font voir que leurs possesseurs appartenaient aux hautes couches sociales: noblesse et grande bourgeoisie¹⁷. Ce ne fut qu'à travers les siècles que la matière de Griseldis tomba dans le domaine populaire.

Mais l'esprit de Mézières se distingue de celui d'un Steinhöwel: il garde la référence à Dieu, tout en proposant également Griseldis comme modèle, exemple à suivre pour les femmes:

Il parle d'« histoires et figures reconfortans les dames mariées et tout bon chrestien» ou bien d'un « exemple solempnel et plaisant à Dieu, non tant seulement aus dames mariées d'amer parfaitement leurs maris, mais à toute ame raisonnable et devote d'amer entierement Jhesucrist, son espous immorte [...]»¹⁸ Et ce prologue ne figure pas chez Pétrarque.

Pour la conclusion les manuscrits diffèrent. Les deux conclusions données par Golenistcheff-Koutouzoff reprennent pourtant la morale de Pétrarque: de rapporter cet exemple aux rapports entre l'âme et Dieu, mais en le proposant en même temps aux femmes comme modèle à suivre. Par exemple:

Et est assavoir que maistre François Petrac [...] poete couronné, à la fin de ceste merveilleuse et gracieuse histoire dist ainsi: « Ceste histoire, dist-il, j'ay voulu escrire à mon stille publiquement a la mémoire des homes, et non tant seulement à la fin que les matrones et dames de nostre temps doivent ensuir la marquise de patience, laquelle patience semble aussi comme impossible à porter, maiz à la fin que les lisans de ceste histoire se doivent efforcier à la constance de ceste femme, c'est assavoir ce qu'elle fist à son mary de vertu de patience, ilz la vueillent fere à Dieu, combien que Dieu ne tempte pas les hommes, selon ce que dit saint Jacques l'apostre, comme fist le marquis s'espouse, mais aucunefoiz les vuels bien esprouver et consent que nous soions bien souvent exite par tribulacions [...] a ce que pas les tribulacions continuelz nostre propre fragilité nous soit monstrée et de nous bien congneue.¹⁹

Chose importante, nous trouvons la nouvelle de Griseldis insérée dans plusieurs manuscrits du *Livre du chevalier de La Tour Landry pour l'enseignement de ses filles*, dont elle occupe les douze derniers feuillets.²⁰ Dès le début du XV^e siècle notre récit se trouve

femmes par Jean Marconville, première édition en 1564. Enfin le *Mirouer des femmes vertueuses. Ensemble de la patience de Griselidis par laquelle est démontrée l'obedience des femmes vertueuses*. Première édition en 1546: cf. *La Bibliothèque bleue. La littérature en France u XVI^e au XIX^e siècle présentée par Geneviève Bollème*. Colletion Archives, Julliard 1971.

Cf. aussi id. *La Bible bleue. Anthologie d'une littérature 'populaire'*. Flammarion 1975 p. 430. Y figurent d'autres éditions de notre Griselidis (sans date ou, la première de 1736).

¹⁷ cf. Hess, Ursula (note 14).

¹⁸ cf. *L'Histoire de Griseldis* [...] p.153.

¹⁹ cf. *ibid.* p.181.

²⁰ cf. *ibid.* pp. 35ss, 43 et 180s (ou figure la 'conclusion morale' du manuscrit: bibl. nat. ms. fr. 24398).

ainsi dans un contexte d'éducation féminine.²¹

Une seconde traduction, anonyme du XV^e siècle, débute en proposant le récit « à l'exemplaire des femmes mariées et toutes autres », mais revient également, dans la conclusion, à l'application du récit aux rapports entre l'âme et Dieu.²²

On voit la popularité du thème dans une dramatisation de 1395: *Estoire de Griseldis*, qui suit de très près la version de Mézières. La dramaturgie ressemble d'ailleurs beaucoup aux trop peu connus *Miracles de Nostre Dame*, quarante miracles écrits et montés pour le compte des orfèvres parisiens de 1339 à 1382.

On y trouve, et surtout parmi les derniers, de nombreuses femmes-victimes, qui, après de longues épreuves sont réintégrées (de type ressemble ainsi à un type de conte populaire à héroïne passive).²³

Et en effet, l'exemplarité, toujours présente, semble le céder au conte d'horreur La moralité du prologue dit entre autre chose:

Et tant de courroux (le marquis) lui offri
Qu'onques femme tant n'en souffri
Qui si bien s'en sceust deporter.
Car d'obeissance porter
A son seigneur en tous endrois
Vint, ainsi comme ce fu drois,
A tresgrant consolacion,
E tant que memoire en sera
Tant que li mondes durera.

Est-ce à ce moment, fin XIV^e siècle, qu'il faudra fixer l'apparition massive, en dehors des légendes du personnage-victime féminin? Je me permets de poser la question, sans être en mesure d'y répondre.

Restent les protestations et les essais de combler ce que beaucoup de remanieurs ont senti comme des lacunes ou des choses inexplicables. Commençons par les protestations; je ne prendrai que deux exemples: Déjà Chaucer, dans *The Clerkes Tale*, semble reprendre un peu de l'attitude critique de Diono-Boccace, sans se reporter directement au texte de celui-ci (il utilise le texte latin de Pétrarque et le texte français de Philippe de Mézières).²⁴ D'une part, Chaucer propose Griseldis comme modèle de constance dans les épreuves que

²¹ Ce livre date de 1371-72 (D. Poiron *Le Moyen Age II. 1300-1480* Arthaud, Paris 1971. p.286.

²² cf. p.195 et p.213.

²³ Notamment les mirales 4, 12,16, 18, 26, 27, 29, 31, 32, 37 (à partir du miracle 27 inclus, les femmes sont toutes des victimes innocentes). V. *Miracles e Nostre Dame par personnages, d'après le manuscrit de la Bibliothèque nationale I-VII*, éd. Paris, Gaston et Robert, Ulysse.SAFT, Paris 1876-1883.

Pour le conte à herós/heroïne passifs v. Meletinski, Eleasar M: « Problmy strukturnogo opisanija volsebnog skazki» in *Trudy po snakovym sistemam*, IV, Tartu 1969, p. 99. Trad. italienne: *La Struttura della fiaba*, Sellerio, Palermo 1976 p. 77.

²⁴ cf. Severs, J. Burke: *The Literary Relationships of Chaucer's 'Clerkes Tale'*. Yale university press, New Haven/New York 1942.

Dieu nous envoie, d'autre part, dans son envoi, (v.1177ss) il conseille carrément aux femmes de se défendre par divers moyens: répondre du tac au tac, avoir des amis etc. Ces conseils pourraient être ironiques, mais il serait trop d'affirmer qu'il ne servent pas, en même temps, d'esquiver le problème de l'imitation directe.

Faisons un saut dans le temps. Au XIX^e siècle, l'écrivain allemand, Friedrich Halm, pseudonyme de Franz von Münch-Bellinghausen, d'illustre famille, laisse sa Griselda refuser la grâce finale: autre Nora, elle n'accepte pas de reprendre les relations avec son mari.

Les remanieurs qui cherchent simplement à combler les lacunes sont plus fréquents. J'y compte un Perrault qui, dans son conte versifié 'Grisélidis', attribue au prince-mari « une sombre vapeur »,²⁵ qui ne mentionne pas les épreuves (le mari agit par des accès de méfiance), et dont la morale mentionne la patience, mais sur le ton du badinage:

Ce n'est pas que la Patience
Ne soit une vertu des Dames de Paris
Mais par un long usage elles ont la science
De la faire supporter par leurs propres maris.

Il me reste à mentionner un conte populaire danois très curieux: il s'intitule: 'Den taalmodige Kvinde' (La Femme patiente)²⁶. Les personnages sont: le fils d'un propriétaire terrien, ses parents (qui insistent pour qu'il se marie: il en a l'âge, et une pauvre paysanne. Il obtient la permission de choisir qui il veut et la moitié du conte sa passe à exploiter l'effet de la surprise. Puis, lors de l'éloignement de la fille et du fils, le mari, pour calmer sa femme, lui assure qu'ils ne souffriront aucun mal; après la répudiation, la femme doit retourner faire le lit du mari et lui chanter sa ballade favorite, assise sur le sofa (notons cette modernisation). Toute trace de cruauté a disparu: le conte devient-il pour autant incroyable? Oui peut-être, mais alors, cela st dû uniquement à ce que ce récit s'écarte du récit modèle, auquel on est habitué. Situer les épreuves de Griseldis dans un milieu réaliste, voilà qui aurait eu de quoi choquer les auditeurs; d'où les épreuves mitigées.

J'espère avoir fait sentir qu'un récit, devenu énigmatique, est pour ainsi dire accommodé à tous les codes: constance devant les épreuves envoyées par Dieu ou dans la fortune adverse, exemple d'une vertu virile, extraordinaire chez une femme, exemple à suivre pour les femmes mariées, conduite masculine révoltante contre laquelle protester, beau conte qu'on essaie de rendre acceptable pour pouvoir le réutiliser, on trouve toutes ces attitudes et parfois elles se mélangent. Et je pense qu'on pourra trouver aussi certaines explications des nombreuses variations: elles n'arrivent pas au hasard, comme j'ai essayé de le montrer par l'apparition relativement tardive de la version de la femme soumise.

²⁵ cf. *Contes de Perrault*, é. G. Rouger, Garnier, Paris 1967 p. 17.

²⁶ in Evald Tang Kristensen: *Eventyr fra Jylland* Aarhus 1897, p. 1-7.